

La VRAIE raison pour laquelle la paix en Ukraine est impossible | Pavel Shchelin

La guerre en Ukraine ne porte pas sur l'Ukraine. Elle porte sur le sens. Oui, c'est une guerre par procuration, et oui, le pouvoir est au cœur de la confrontation militaire. Même la considérer comme une guerre des civilisations n'est pas faux, mais cela ne permet pas de comprendre sur quoi les civilisations sont réellement en désaccord. Seuls les fondements symboliques de la guerre révèlent ce pour quoi Moscou, d'une part, et les mondialistes, d'autre part, se battent réellement. Le philosophe politique russe et penseur orthodoxe Pavel Shchelin rejoint Pascal pour discuter de la manière dont les visions du monde, les symboles et les désirs façonnent les décisions politiques. Ils examinent les sanctions, les conceptions concurrentes de la paix et de la sécurité, les relations entre la Russie et l'Occident, l'OTAN, ainsi que les raisons pour lesquelles un langage politique commun peut masquer de profonds désaccords au sujet de l'Ukraine. Liens : YouTube de Pavel Shchelin : Chaîne en anglais : <https://www.youtube.com/@NamingTheSelfEvident> Chaîne personnelle : <https://www.youtube.com/@PavelShchelin> Chaîne d'entretiens : https://www.youtube.com/@schelin_official Substack de Neutrality Studies : <https://pascallottaz.substack.com> Produits dérivés : <https://neutralitystudies.com/shop> Don : <https://neutralitystudies.com/donate> Horodatages : 00:00:00 Pavel Shchelin sur la théologie politique 00:04:22 Visions du monde, rationalité et réalité 00:12:11 Sanctions et politique symbolique 00:24:15 Récits sur la Russie et l'Occident, et langage politique 00:37:51 Propositions de paix et fin des guerres 00:58:31 Lumières, mondialisme et empire 01:04:20 Objectifs de sécurité de la Russie et Ukraine

#Pascal

Bienvenue à tous sur Neutrality Studies. Aujourd'hui, pour la première fois, nous recevons un philosophe politique russe, Pavel Shalin. Pavel, bienvenue sur la chaîne. Bonne journée à vous, Pascal. Pavel, pouvez-vous nous parler un peu de vous, de votre parcours, et de là d'où vous venez ? Vous vous présentez non seulement comme philosophe politique, mais aussi comme penseur théologique, comme penseur orthodoxe. Pouvez-vous nous expliquer quelle est votre approche pour essayer de comprendre les affaires du monde ?

#Pavel Shchelin

Eh bien, merci pour votre question. C'est difficile de résumer ça en quelques phrases, mais je vais essayer. J'ai étudié les sciences politiques. Je suis diplômée en relations internationales et en sciences politiques. J'ai plusieurs diplômes, obtenus à la fois dans des universités russes et occidentales, comme l'université de Glasgow ou l'Université d'Europe centrale. En Russie, j'ai terminé l'Institut d'État des relations internationales de Moscou. Donc, sur tous les sujets dont nous allons

parler aujourd'hui, je suis techniquement qualifiée pour en parler, si l'on s'en tient aux diplômes. Mais il y a plusieurs années, et surtout avec le début de la guerre, j'ai traversé une grande crise concernant le paradigme analytique dans lequel je travaillais. C'était plus ou moins les théories classiques standard des relations internationales : le réalisme, le néolibéralisme, le structuralisme, ce genre de choses.

Pour moi, elles ne suffisaient pas à expliquer ce qui est peut-être le plus grand paradoxe de ce qu'on peut appeler un comportement irrationnel. Ou, comme le diraient d'autres partis, le fait de choisir des stratégies qui, de toute évidence, leur feraient du tort, vues de l'extérieur, tout en les poursuivant avec un engagement incroyablement rigoureux. Et vers 2022, j'ai commencé à explorer des traditions moins populaires de la pensée politique, ainsi que des modèles d'explication des comportements individuels et collectifs. C'est ainsi que j'ai découvert la tradition de ce qu'on appelle, en Occident, la théologie politique. Il y a de nombreux penseurs, comme Voegelin ou Carl Schmitt, pour n'en citer que deux, peut-être les plus célèbres.

Et en même temps, avec la philosophie religieuse russe, qui est aussi une grande tradition, mais qui a en quelque sorte existé en marge. Il y a aussi la redécouverte des écrits des saints Pères de la foi orthodoxe. Et tout cela a conduit à une approche qui consiste à voir les affaires internationales et les affaires politiques comme des questions centrées sur les sujets. C'est ainsi qu'on peut l'appeler. Donc, ce que j'essaie d'examiner, c'est quels sont les désirs, qui sont les décideurs, quels sont leurs désirs, dans quels mondes ils vivent, et comment, au fond, ces désirs sont soit mutuellement exclusifs, soit potentiellement capables de coexister. Et, au final, ce changement de paradigme a essentiellement fait de moi ce que je suis aujourd'hui.

Vous pouvez suivre mon travail principalement en russe. Je dirais que quatre-vingts à quatre-vingt-dix pour cent de ce que je fais est en russe. Mais cela s'est révélé très utile pour les publics russophones, afin qu'ils voient le sens des choses, les raisons qui motivent les actions. Il ne s'agit donc pas seulement de parler des faits ou des décisions prises, mais de comprendre pourquoi les gens prennent certains types de décisions. Sans chercher à juger, mais simplement à comprendre. Cela peut vous sembler être de la folie, mais pour cette personne-là, c'est sa vision du monde. C'est ce qu'elle désire, et pour elle, c'est le choix le plus logique. Voilà, en gros.

#Pascal

En résumé, mais allons un peu plus loin dans ce résumé. Dans ce cadre, puisque vous semblez distinguer la vision du monde des désirs, est-ce que la vision du monde influence directement le désir, ou est-ce que ce sont deux choses différentes ? Absolument.

#Pavel Shchelin

Oui, ce que je considère comme une faiblesse des théories classiques des relations internationales, c'est que nous supposons encore, la plupart du temps, que des notions comme la sécurité, la

prospérité ou le développement sont universelles. Qu'elles signifient à peu près la même chose pour tout le monde. Et je pense que ce n'est tout simplement pas le cas. À mon avis, il n'existe donc pas de rationalité commune. Il existe différentes visions du monde, et chaque rationalité — on peut l'appeler le logos — dépend d'une certaine vision du monde, d'une certaine vision éthique, d'une certaine interprétation de l'histoire, d'une certaine interprétation, tout simplement, de ce qu'est la réalité. Et chacun de nous agit constamment dans ce cadre. Aujourd'hui, c'est délicat, parce que nous avons tous intuitivement tendance à considérer notre vision du monde comme allant de soi.

Et très rarement, nous faisons vraiment l'effort de nous familiariser avec une véritable alternative. Ça nous terrifie un peu. On peut dire : « Oh non, mais on parle tellement de diversité, enfin voyons, on est tous d'accord pour dire que nous sommes tous différents. » Non, pas vraiment. Quand les gens parlent de diversité, ils disent surtout : « Non, non, non, nous croyons aux mêmes choses, mais d'une manière différente. » Ou bien : nous avons peut-être tous une apparence différente, mais en réalité, nous croyons aux mêmes choses. Et moi, je constate que ce n'est pas le cas. En fait, surtout, et cela pourrait vous surprendre, pour les décideurs russes, disons, et plus généralement pour la culture russe, il est vraiment difficile d'accepter que, par exemple, ce que nous considérons comme évident ne l'est pas pour d'autres. Et cela crée d'énormes problèmes. En gros, on peut dire que le jeu de la politique internationale est un jeu de téléphone cassé.

Et, à bien des égards, cela explique en grande partie le caractère à la fois tragique et comique de ce phénomène, ou de cette question. En gros, l'argument central est très simple. Il n'existe pas de rationalité commune. Et il n'existe pas de vision du monde humaine véritablement universelle. Il n'existe pas de vision du monde universelle de base, commune à tous les êtres humains. Il existe différentes visions du monde. Elles sont toutes centrées sur un certain système éthique qui, à son tour, finit par reposer, à sa limite, sur une compréhension religieuse de la réalité, donc sur un fondement théologique. Et chaque décision prise par un sujet s'inscrit dans ce cadre. C'est aussi dans ce cadre que ses désirs existent. Ses désirs existent. Voilà, quelque chose comme ça.

#Pascal

Juste un très rapide message. La meilleure façon de soutenir cette chaîne, c'est de vous inscrire à mon Substack gratuit. Vous pouvez aussi aider avec un abonnement payant, ou vous procurer certains de nos nouveaux produits dérivés sur neutralitystudies.com. Les liens sont ci-dessous. À bientôt là-bas. Et qu'en est-il, qu'en est-il... Selon vous, est-ce que nous évoluons dans une réalité indépendante de l'observateur, ou bien toute forme de réalité dépend-elle toujours de la personne qui l'observe ?

#Pavel Shchelin

D'accord, alors je dirais que, d'un point de vue théologique, il existe évidemment une réalité objective. Mais c'est une réalité objective qui dépend de Dieu. Elle est objective parce que Dieu existe et que, de Son point de vue, cette réalité objective universelle existe bel et bien. Cependant —

et c'est là que mon raisonnement devient délicat — d'un côté, la réalité objective existe. Le monde existe. Par exemple, si je saute d'un immeuble de dix étages, je vais me faire très mal et, très probablement, mourir. Mais si, dans ma vision du monde — et c'est là toute la difficulté — je crois vraiment que je peux voler, disons que je suis fou, ou que je crois simplement vraiment que je peux voler, alors, pour moi, ce fait n'existe pas jusqu'au moment où je prends la décision.

Et c'est là toute la difficulté. Vous ne voyez pas ce que votre vision du monde ne vous permet pas de voir, en quelque sorte. Certaines personnes peuvent s'y entraîner. Mais il faut un effort immense pour vraiment parvenir à accepter, disons, la capacité de voir au moins les fondements de différentes visions du monde. Et c'est, je pense, de là que vient ce paradoxe. La réalité objective existe, et nous pouvons nous efforcer de mieux la comprendre. Mais en même temps, quand nous parlons de décisions prises, nous ne pouvons pas les analyser uniquement du point de vue de la réalité objective.

Nous devons l'analyser précisément comme une intersection entre une réalité objective, ou au moins une certaine compréhension du fait qu'il existe une réalité objective, et aussi la compréhension de la vision du monde que l'on a de cette réalité. Parce que, en matière d'action, là encore, c'est peut-être un peu radical, mais dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des histoires que je connais, les gens agissent en fonction de ce en quoi ils croient, et non en fonction de ce qu'ils souhaiteraient. Et chaque fois qu'ils croient à quelque chose, ils pensent que c'est objectif. C'est pour cela que, généralement, un argument pragmatique ne fonctionne tout simplement pas. Par exemple, vous pouvez présenter à quelqu'un — prenons l'Europe et la Russie, par exemple, en matière d'échanges économiques, et cetera — vous pouvez apporter, disons, des centaines de milliers de documents qui expliqueront en substance que cette décision est optimale sur le plan économique. Mais si, dans ma vision subjective, cette décision ne convient tout simplement pas, si elle ne peut pas être prise parce qu'elle ne peut pas l'être, alors tout ce travail rationnel et pragmatique sera vain.

#Pascal

Donc, quelque chose dans ce genre-là.

#Pavel Shchelin

Je prendrai cette décision simplement parce que je pense que nous... simplement parce que je dois protéger mon statut. Par exemple, moi, je suis civilisé, eux sont des barbares. Nous sommes le jardin, eux sont la jungle, et je dois protéger mon statut de jardin. C'est ça. Et une coopération simplement pragmatique entre la jungle et le jardin est impossible parce qu'elle l'est. Alors, objectivement, disons, une coopération est-elle possible ? Oui. Est-ce que cela compte dans la décision prise ?

#Pascal

Je vois. Et dans ce cadre-là, est-ce que vous pensez qu'on pourrait, par exemple, expliquer des choses comme les vingt-et-un paquets de sanctions des Européens ? C'est une sorte de croyance : ça doit être une bonne chose, donc ça va marcher. C'est ça qui les motive ?

#Pavel Shchelin

En quelque sorte, c'est encore plus vaste et plus fondamental. Disons que, pour parler plus directement, je pars du principe que je crois en une vision objective du monde. Et pour moi, cette vision objective de la nature humaine, c'est une compréhension orthodoxe de l'être humain, du péché, des passions, des désirs, des vices. Et l'un des plus grands vices, contre lequel nous luttons tous, mais chacun différemment, c'est l'orgueil. Alors, que voyez-vous dans les sanctions ? Imaginez que vous soyez un décideur à Bruxelles. Vous adoptez des projets de sanctions. Et, au fond de vous, de manière très importante, vous vivez — et toute votre vie se déroule dans ce monde — où l'Occident, depuis quatre cents ans, peut briser n'importe qui ; où vous êtes le centre ; où vous êtes les civilisés.

Et quand vous ordonnez quelque chose, personne ne remet votre ordre en question. C'est un peu le monde des commissaires de Bruxelles. Et c'est bien, parce qu'au final, vous amenez tout le monde vers cette norme, disons, cet ordre libéral fondé sur des règles, d'une manière ou d'une autre. Ce qui veut dire que c'est une combinaison de valeurs libérales et de... enfin, en gros, vous êtes un maître bienveillant. Voilà votre vision du monde. Et encore une fois, à ce stade, vous n'avez pas besoin de dire si c'est juste ou faux. Vous devez simplement accepter que c'est la vision du monde d'un décideur. Et ensuite, vous prenez la décision. Donc, de votre point de vue, la Russie rompt cet ordre.

Il se rebelle contre cet ordre. Il se rebelle contre votre droit d'être vous-même. C'est très important. Il ne s'agit pas seulement de pragmatisme. Et cet acte de défi, de votre point de vue, met toute votre représentation symbolique de la réalité sous menace. Alors, vous essayez d'utiliser vos efforts, la force dont vous disposez, pour briser cette rébellion. Ça ne marche pas. Enfin, la première tentative ne marche pas. Et là, vous avez trois options. Première option : examiner réellement le contexte. Pourquoi cette décision n'a-t-elle pas fonctionné ? Peut-être, juste peut-être, que votre vision du monde n'était pas complète. Que votre vision du monde n'était pas correcte.

Peut-être que votre compréhension de la réalité, celle sur laquelle vous avez fondé toute votre existence, était tout simplement erronée. Et qu'il faut l'ajuster pour prendre de meilleures décisions. Eh bien, c'est incroyablement difficile. Une infime minorité de personnes est capable de franchir cette étape. Alors, on passe à la deuxième option : s'entêter. Si ça ne marche pas, ma vision du monde ne peut pas être fausse. Ce n'est pas possible, parce que ce n'est pas possible. Donc, j' imagine que je ne l'ai simplement pas assez bien fait. Alors, essayons plus fort. En gros, je protège mon noyau symbolique. Je protège le cœur de ma vision du monde. Et si un effet ne rentre pas dans ma vision du monde, eh bien, tant pis pour l'effet. Ça fonctionne un peu comme ça.

Et le problème avec la troisième option — c'est donc la troisième possibilité — c'est que c'est la plus difficile. Et ça explique en quelque sorte pourquoi nous sommes pris dans cette spirale de décisions négatives. Plus je laisse passer d'erreurs tout au long du processus, plus le choix final devient important. Donc, mon choix final consiste à dire que les décisions qui ont été prises étaient mauvaises, que ma vision du monde l'était aussi, et que j'en suis responsable. Il s'agit donc d'assumer cette responsabilité et, en pratique, de vivre une mort symbolique, ou une mort politique. Et quand je dis ça, je le pense littéralement : une mort symbolique, c'est comme si ma vision du monde mourait. Si je passe d'une vision du monde, d'une représentation symbolique de la réalité, à une autre, on peut dire qu'une image meurt et qu'une nouvelle apparaît. Mais cela reste une expérience de mort.

La mort politique, c'est très clair. Imaginez des responsables politiques dire : « Vous savez quoi ? Vingt-et-un paquets de sanctions, tous les coûts pour notre économie, tous les coûts pour vous... Oui, c'était une erreur. Nous sommes désolés. » Eh bien, il vous serait très difficile de continuer cette carrière, j'imagine. Donc, politiquement, vous êtes mort d'une façon ou d'une autre. Évidemment, vous ne voulez pas le faire, parce qu'au fond, vous ne pouvez pas avoir tort. En gros, vous n'êtes pas un pigeon. Il y a, par exemple, cette célèbre vidéo de M. Zelensky, je crois en 2019, qui parle à des soldats ukrainiens dans l'oblast de Donetsk. Et, au fond, c'est exactement ce qu'il leur dit : « Mais je ne suis pas un pigeon. » En ukrainien : « я не лох ». Ce genre de chose. Et ce simple désir, par exemple, de ne pas être un pigeon, ou d'accepter qu'on est un pigeon.

Et par exemple, si, soudain, vous vivez dans un monde où la Russie n'est pas juste une station-service, où son économie n'est pas en ruine, où son armée n'est pas de second rang, ou simplement dans un monde où ses préoccupations — ou tout simplement elle-même — peuvent limiter vos choix. Elle peut limiter vos possibilités. Donc, il faut en tenir compte. Elle a le droit de vous dire que vous ne pouvez pas faire A, B ou C. Mais regardez, par exemple, le contexte de l'élargissement de l'OTAN. On pourra en reparler plus tard, mais remarquez que la position européenne et occidentale était très précise. Il ne s'agissait pas tant de l'adhésion de l'Ukraine à l'OTAN, même si, évidemment, c'était le cas. Mais, pour ces responsables gouvernementaux — et vous pourrez trouver des citations plus tard — il était très important de dire : non, nous avons le droit d'accepter qui nous voulons.

Personne n'a le droit de nous dire qu'on ne peut pas accepter quelqu'un dans l'OTAN. Vous voyez ? Donc, c'est une question de statut. C'est une question de droits. C'est une question de votre compréhension de la réalité. Et pour beaucoup de responsables politiques européens, il vaut mieux subir les conséquences de... je ne sais pas. Surtout que ce ne sont pas eux qui souffrent, en réalité. Oui, pardon, mon ordinateur. Il faut couper ça. D'accord, d'accord. Donc, pour eux, il vaut mieux, en gros, laisser la situation empirer plutôt que de remettre en cause ce noyau symbolique de leur monde, vous comprenez ? En gros, c'est comme s'ils vivaient encore dans le monde de mille neuf cent quatre-vingt-onze. Et ils préféreraient mourir symboliquement — ou, dans le cas de l'Ukraine par exemple, littéralement — et qui sait ce qui arrivera à l'avenir, plutôt que d'accepter que cette vision du monde n'est pas cohérente, par exemple.

#Pascal

Est-ce donc un phénomène psychologique, comme vous le comprenez, ou est-ce qu'il y a aussi... Enfin, c'est un peu ce que j'appellerais les masses que vous créez, n'est-ce pas ? Parce qu'on y croit en groupe, et vous entretenez un groupe qui vous suit, vous soutient, applaudit, et ainsi de suite. Donc, est-ce en réalité davantage un phénomène politique qu'un phénomène psychologique ?

#Pavel Shchelin

Je dirais que le meilleur mot pour cela, c'est « symbolique ». Alors, qu'est-ce que le symbolisme veut dire ? Le symbolisme, c'est l'idée qu'il existe des idées immatérielles, si vous voulez le dire ainsi, qu'il existe des logos, et qu'ils s'incarnent ensuite dans les personnes. Et le symbole, c'est l'unité entre un sens immatériel et la forme matérielle de ce sens. C'est en quelque sorte cette approche que vous pouvez observer. Nous cherchons donc à voir quels sens, au fond, les différentes personnes incarnent. Et nous comprenons que l'éventail des décisions possibles pour un décideur est limité par ce type de sens immatériels qu'il incarne en lui-même. Et, bien sûr, cela se renforce à nouveau de lui-même. Est-il possible qu'un décideur change ? Oui. Et chaque tradition profonde a un mot ou une manière de désigner cette forme de changement.

Par exemple, parfois, c'est comme une initiation. Ou bien certaines personnes vont... On peut aller très loin, d'un point de vue anthropologique et ethnographique, dans ce qu'implique un changement de vision du monde. Mais tous ces cas sont assez cohérents. C'est une expérience qui n'est pas la mort, mais qui lui ressemble. Donc, en termes de ce qu'une personne vit, c'est énorme. Et tout simplement, on ne... enfin, les gens ne veulent pas le faire, surtout dans le paradigme libéral. Ils préfèrent donc laisser la situation évoluer vers ce qu'on pourrait considérer comme pire, vers ce qu'on peut appeler une pulsion de mort, ou la logique qui sous-tend le comportement suicidaire, quelque chose comme ça. Et c'est ce que nous pouvons observer, c'est ce qui est en train de se produire. Et je dirais que le problème de la théorie des relations internationales, par exemple, c'est qu'elle sous-estime vraiment ces phénomènes. Elle part simplement du principe que la sécurité est objective, neutre et acquise, et que nous pouvons tous nous accorder sur le sens du mot « sécurité ». Or, ce n'est tout simplement pas le cas.

#Pascal

Le réalisme, surtout, a cet énorme problème : il présente certains concepts comme des absolus, comme si tout le monde les partageait. Même des concepts comme l'anarchie ou, disons, la sécurité et la maximisation de la sécurité. Comme si chaque État et chaque dirigeant comprenaient la même chose derrière cette idée de maximisation de la sécurité. Donc, de votre côté, non, il faut prendre en compte que la maximisation de la sécurité, pour Vladimir Poutine, peut être complètement différente de ce qu'elle signifie pour Donald Trump, pour Graham ou pour certains néoconservateurs. Eux y verront des choses totalement différentes, et ils chercheront à les atteindre, même si la maximisation de la sécurité reste leur étoile polaire absolue.

#Pavel Shchelin

Oui. Donc, d'abord, je dirais ceci : maximiser la sécurité n'est pas, en soi, une valeur suprême évidente. Ce n'est pas nécessairement évident. Mais le problème est encore plus vaste. Même si nous convenons tous que, pour un homme d'État, la sécurité est très importante, comme vous l'avez dit, cette sécurité n'a pas le même sens pour chacun. Elle est inscrite dans l'ordre symbolique dans lequel chacun vit. C'est en quelque sorte cela, la sécurité.

#Pascal

Vous savez, l'une des choses qui me frappe, ou qui continue de beaucoup m'intriguer, surtout dans l'approche occidentale, c'est qu'ils semblent constamment projeter leur propre comportement, ou la manière dont eux-mêmes agiraient, sur les autres. Ils interprètent donc, par exemple, la Russie, Vladimir Poutine, en disant : « Oh, il veut prendre le contrôle de l'Europe et nous contrôler tous. » Alors qu'en réalité, oui, je pense que c'est ce que vous, vous aimeriez faire. Vous aimeriez beaucoup démanteler la Russie et contrôler les Russes. Donc, vous projetez en quelque sorte vos propres désirs sur l'autre, et vous supposez ensuite qu'il doit agir en fonction de ces désirs. Est-ce que c'est aussi quelque chose qui, selon vous, est inhérent à la manière dont les gens agissent ?

#Pavel Shchelin

Je dirais que c'est inhérent. Et on peut dire que, par exemple, le désir de Vladimir Poutine, disons, pendant les vingt premières années de ses mandats, et le désir russe des années quatre-vingt-dix d'une coopération pragmatique avec l'Europe, relevaient exactement du même processus. En gros, c'est ce qu'il voulait que ce soit, et il supposait que l'autre partie voulait la même chose. C'est pour ça que, par exemple, on peut trouver ces plaintes, autrement assez étranges et, pardon, plutôt faibles : « On nous a trahis. On nous a trahis. Ils nous ont menti. Comment ont-ils pu ? »

Alors que, par exemple, de manière générale, historiquement, oui, les politiques mentent. Et oui, ils poursuivent des objectifs différents. Alors pourquoi cela vous fait-il si mal ? Parce que, dans sa conception initiale, une forme d'architecture de sécurité véritablement paneuropéenne, qui mènerait à une paix globale et à la prospérité paneuropéenne, allait de soi. Il faut simplement se rappeler qu'il vient de l'école du KGB du début des années 1980. La plupart des gens disent que c'était sombre et sinistre, mais c'est en réalité là que tout cet élan pro-occidental, pro-européen, a émergé au sein de l'Union soviétique.

Toute cette idée de convergence, ce n'était pas seulement le fait de dissidents libéraux. Elle a, disons, émergé au sein même de l'appareil d'État soviétique. Et son rêve de convergence, c'était un partenariat respectueux. C'est l'expression qu'il emploie, par exemple, et qui lui semble aller de soi. Il dit en substance : « Je suis prêt à vous traiter comme un partenaire respectable, et je pars du principe que vous me traitez de la même manière. » Alors que, par exemple, dans l'approche

occidentale de la réalité, un partenariat respectueux, ça n'existe tout simplement pas. Tout repose sur la dialectique du maître et de l'esclave. Désolé, si vous avez perdu, vous avez perdu. Et vous avez perdu en mille neuf cent quatre-vingt-onze. Voici les conditions de votre reddition. Pourquoi votre avis devrait-il compter ? Pour lui, au contraire, c'était : « Non, non, non. Nous n'avons pas perdu en mille neuf cent quatre-vingt-onze. Nous avons, en quelque sorte, volontairement accepté d'enterrer les actes de guerre afin d'apporter cette convergence et cette prospérité à l'ensemble du continent. »

Et vous voyez bien à quel point, même dans cette histoire, ces récits ne concordent pas. Pourtant, les gens prennent leurs décisions en fonction du récit dans lequel ils vivent. C'est précisément un exemple qui montre pourquoi il est important de comprendre l'architecture symbolique de la vision du monde d'un dirigeant politique. Dans ce scénario, vous avez un récit de Vladimir Poutine selon lequel un partenariat respectueux est l'objectif commun souhaité. Ce récit s'appuie lui-même sur celui de la Seconde Guerre mondiale, telle qu'elle est comprise par les Russes. C'est en quelque sorte : nous, malgré toutes nos différences, tous les gens de bonne volonté, nous nous sommes unis et avons détruit le mal absolu. Et c'est pourquoi nous devrions lutter les uns contre les autres. Utilisons plutôt cet exemple positif et construisons ensemble la prospérité, dans cet esprit-là, mais sur la base du respect.

Alors, traitons-nous les uns les autres avec respect. Et le récit occidental du maître et de l'esclave, du vainqueur et du vaincu, de la reddition de mille neuf cent quatre-vingt-onze, c'est une tout autre histoire. Une histoire qui n'a tout simplement pas de mot pour désigner un partenariat respectueux. Si vous y prêtez attention, l'Occident n'en a tout simplement pas. Il n'existe pas de mot pour cela. Il y a un mot comme « allié », qui est très spécifique. Et je dirais même que le mot « allié », par exemple, fait de nouveau l'objet d'un grand malentendu entre les Russes et l'Occident. C'est ce que les Russes comprennent comme de l'amitié. En gros, la Russie assimile l'amitié à des alliés. Mais ce n'est tout simplement pas le cas, parce que l'amitié est en quelque sorte éthique et métaphysique, tandis que les alliés dépendent des circonstances et reposent sur certains intérêts.

Et si les règles du jeu changent, eh bien, nous ne sommes plus alliés, d'accord ? La situation a changé. Nous ne sommes plus alliés. Et c'est pour ça que, d'accord, nous étions alliés contre le nazisme, mais dix ans plus tard, c'est devenu : tu es toujours l'animal barbare qui me fait du mal, et cetera, et cetera. L'essentiel, et c'est ce que je pense important pour votre public, c'est que comprendre ces récits ne consiste pas, d'abord, à les juger, mais à accepter qu'ils comptent. Quelque chose qui peut vous sembler insensé — par exemple, disons que le désir de partenariat de Poutine semble insensé pour un Européen lambda — peut néanmoins relever du système de valeurs ou de l'ordre symbolique à partir duquel il prend ses décisions.

Et si vous voulez vraiment comprendre ce qu'il pourrait faire demain, à l'avenir, vous devez comprendre l'éventail de ses possibilités. C'est tout aussi important pour les Russes. Même si vous souhaitez un partenariat, vous devez comprendre que l'Occident ne veut pas de partenariat. Ce que vous voulez de l'Occident n'est tout simplement pas au menu. Vous devez donc comprendre ce

que... Et même si, encore une fois, vous pouvez considérer comme une folie que ce partenariat ne soit pas au menu, si votre objectif est de comprendre et d'analyser la réalité internationale, vous devez la voir exactement telle qu'elle est, et non telle que vous voudriez qu'elle soit.

#Pascal

Oui, mais c'est très difficile à faire, encore une fois, parce que vous devriez — et je suis tout à fait d'accord avec votre manière de le décrire — parce que ce qui vous paraît évident doit aussi paraître évident aux autres. Mais c'est particulièrement difficile quand, de l'autre côté, on emploie en fait un jargon similaire, n'est-ce pas ? Et vous avez tout à fait raison de le souligner : dans les années 1980, ces années formatrices pour Vladimir Poutine, on a essentiellement, venant de l'Ouest, le jargon de la coopération, tandis que Gorbatchev parlait de la maison commune européenne.

George Bush père parlait, vous savez, depuis le Portugal. Eux aussi avaient une vision. Et vous aviez des gens comme Jack Matlock et d'autres, vous savez, de brillants diplomates américains, qui parlaient réellement en ces termes et qui avaient peut-être la même compréhension. Mais il y avait l'autre groupe, l'autre camp, qui l'a emporté. Et puis, pendant dix ans, il y a eu, en gros, le bradage de la Russie. Pour Vladimir Poutine, cela a dû ressembler à de mauvaises décisions prises à l'intérieur du pays. Donc, il nous suffit de rectifier cela, puis d'expliquer la position russe. Nous devons mieux l'expliquer.

#Pavel Shchelin

Nous devons mieux l'expliquer.

#Pascal

Il faut mieux l'expliquer. Et il a essayé de l'expliquer pendant vingt ans, jusqu'à ce qu'il devienne clair que ce n'est pas comme ça que ça marche.

#Pavel Shchelin

Même aujourd'hui, on peut soutenir qu'il existe encore une position russe. Ce besoin de s'expliquer joue toujours un rôle immense dans la tradition diplomatique russe.

#Pascal

C'est pour ça qu'il se réfère toujours à l'histoire, avec des exposés d'une heure. Ça fait partie de l'effort d'explication, pour repartir d'une compréhension commune. Alors, est-ce la Russie, ou est-ce la direction russe actuelle qui ne comprend pas comment fonctionne la compréhension de l'autre côté ?

#Pavel Shchelin

Eh bien, moins. Je dirais que c'est un conflit très interne, au sein de l'élite russe. Et par conflit, je ne veux pas dire une lutte politique, mais plutôt, plus précisément, une transformation symbolique. La jeune génération de l'élite russe, disons ceux qui ont aujourd'hui entre quarante et cinquante ans, est beaucoup plus radicale. Ils n'ont aucune fascination pour l'Occident, contrairement, par exemple, à ceux dont les années de formation se sont déroulées dans les années quatre-vingt et quatre-vingt-dix. Et ils n'ont pas non plus de sentimentalisme envers l'Europe. Par exemple, l'idée d'une maison commune européenne ? Non, pas vraiment. Disons-le ainsi : ils sont bien plus réceptifs à une grande partie de la rhétorique de Karaganov, à ce type de rhétorique. Mais je veux simplement souligner un thème important.

Vous l'avez évoqué, justement, à propos de la question du langage, ce qui rend les choses encore plus difficiles aujourd'hui. Parce que, par exemple, même quand j'étudiais, on adoptait tous, en quelque sorte, ce langage libéral, universaliste, mondialiste. Et même si nous pensons que ce n'est pas le cas, par exemple, le langage des Nations unies reste libéral et mondialiste, dans son vocabulaire le plus simple. Si vous remontez à son origine philosophique, cela vient encore, en quelque sorte, de là. Le problème, c'est que tous les acteurs de la scène mondiale parlent désormais plus ou moins, surtout au niveau officiel, le même langage. Mais le sens derrière chaque mot reste tributaire de l'ordre symbolique interne.

Et c'est ce qui rend la situation si difficile à comprendre. Parce que, par exemple, vous avez cette situation moderne en Ukraine. Vous le voyez, tout le monde parle de paix. Absolument tout le monde parle de paix. Mais ce que la Russie entend par paix, ce que l'Ukraine entend par paix, ce que les responsables ukrainiens entendent par paix, ce que les États-Unis entendent par paix, ce que l'Europe entend par paix, ce sont à chaque fois des conceptions différentes de la paix. Le mot est le même, mais le sens qui se cache derrière ce mot est différent. Et il n'est pas seulement différent, il est opposé. Donc, même à l'intérieur d'un même mot, il n'y a aucun terrain d'entente.

Mais ça, du point de vue des médias et de la propagande... Parce qu'il faut être clair : la qualité de compréhension des médias a considérablement baissé. On vit, disons-le comme ça, à une époque médiatique où la réputation a très peu de valeur, et où il y a cette volonté de faire du battage. C'est pourquoi, par exemple, comme cela arrive souvent, les gens sortent une phrase de son contexte. Et puis ils disent : « Bien sûr, Poutine parle de... Poutine dit : euh, nous sommes ouverts à la paix. » Et tous les médias disent : « Poutine a dit, Poutine a dit qu'il était prêt à mettre fin à la guerre », et cetera, et cetera. Alors que ce n'est pas le cas. Parce que ce que la Russie veut dire par « nous sommes prêts pour la paix », c'est : « Nous sommes prêts à organiser une conférence de paix qui inscrira nos exigences dans un cadre juridique officiel », par exemple. Mais si vous ne connaissez pas le contexte, il est facile de l'interpréter comme vous voulez l'interpréter, même si vous êtes de bonne foi. Et si vous êtes de mauvaise foi, vous voyez bien comment cela crée une énorme possibilité de guerre cognitive, de manipulation délibérée, de manipulations psychologiques spéciales dirigées contre différents acteurs.

#Pascal

Absolument, c'est tout à fait vrai. Mais cela nous laisse avec cette question : est-ce que le malentendu, l'absence de compréhension, ou le refus de comprendre, font partie intégrante du jeu de ceux qui y participent ? Est-ce qu'ils le font réellement... ? Et j'ai du mal à croire que vous et moi, en tant qu'observateurs de cette tragédie, nous puissions avoir cette conversation et essayer de comprendre quels sont les facteurs qui motivent ces acteurs, alors que les acteurs eux-mêmes ne font pas cela entre eux. Vous savez... C'est pour ça que je dis souvent que les Européens sont extrêmement hypocrites. Ils doivent comprendre qu'après vingt-et-un paquets de sanctions, il n'y a aucune chance que le prochain tour brise l'échine de la bête, n'est-ce pas ? Encore une fois, comme vous l'avez dit, on ne peut pas accepter soudainement une mort politique et dire qu'on avait tort. Mais la rhétorique qu'ils emploient ne correspond pas aux convictions qui sous-tendent leur décision.

#Pavel Shchelin

Non, d'accord. Ça dépend. Dans une certaine mesure, ça l'est toujours, parce que ça reste fondé, disons, même dans leurs propositions de paix, sur ce système de valeurs où c'est nous qui déterminons les règles. En gros, voilà comment les Européens présenteraient leur actuelle proposition de paix, entre guillemets : très bien. Avec magnanimité, nous acceptons généreusement de geler le conflit, et nous intégrerons ce qui reste de l'Ukraine dans nos structures militaires. Mais nous disons aux Russes : très bien, prenez ce que vous prenez, mais nous ne l'accepterons jamais. Ce sera donc une zone grise. Et, d'une manière ou d'une autre, vous le rendrez quand même. Au final, vous n'aurez toujours rien obtenu. Et au final, c'est nous qui aurons gagné. C'est un peu ça, l'idée.

#Pascal

Nous acceptons gracieusement votre reddition. Voilà l'idée que l'Europe se fait de la paix, en ce moment.

#Pavel Shchelin

Et vous pouvez dire que c'est comme ça que ça... Et c'est pourquoi, par exemple, à mon avis, cela explique ce phénomène. Je crois que l'un de vos invités, Alexander Mercouris, l'a remarqué très, très souvent : l'Europe négocie avec elle-même. Mais c'est aussi très important, parce que votre proposition de paix, entre guillemets, ou même sans guillemets, doit s'inscrire dans votre schéma symbolique exact. Et si vous dites : « Nous acceptons généreusement votre reddition », eh bien, cela ne porte pas atteinte aux fondements de cette foi bruxelloise, si l'on peut l'appeler ainsi. Ce n'est donc pas idéal, mais cela reste dans les limites du possible. Ce qu'elle ne peut pas accepter, c'est la réalité de la défaite. Nous sommes les gentils. Les gentils gagnent toujours. Nous ne pouvons pas être vaincus par les méchants. Si nous sommes vaincus par les méchants, cela veut dire que

nous sommes les méchants, parce que seuls les méchants perdent. Vous voyez donc comment ce raisonnement circulaire commence à fonctionner, et cela remet en cause le récit, donc...

#Pascal

Oui. Et les négociations entre Européens, c'est en quelque sorte une réflexion collective pour déterminer jusqu'où va notre acceptation. Jusqu'où s'étend notre marge de manœuvre ? Et puis c'est ça, le résultat, en négligeant le fait que cette marge reste encore très éloignée de tout ce qui pourrait être, d'une manière ou d'une autre, acceptable pour les Russes. Oui.

#Pavel Shchelin

Oui, mais votre objectif ultime, c'est de protéger votre vision symbolique, pas la vision symbolique russe. Et, Dieu nous en préserve, en quelque sorte, votre but. Vous devez donc constamment rester dans cette vision symbolique. C'est pour ça que je soulève la question du désir. Alors, quel est le but d'un homme politique ? Et de ce point de vue, évidemment, tout ça est, d'une certaine manière, hypocrite. Mais c'est une histoire bien plus profonde et bien plus longue : comment nous avons fini dans une réalité kantienne, où l'on ne peut même pas parler de la réalité de la guerre d'un point de vue historique, par exemple, et où il faut toujours y associer le mantra libéral. Mais disons-le ainsi : évidemment, aucun des partis ne considère la paix comme la valeur suprême. Et il y a un test très simple. Je dirais que même les Russes sont en quelque sorte hypocrites quand ils parlent de paix.

Parce que je pense que vous serez d'accord : dans les relations internationales, la paix ne peut pas être la valeur suprême. Car quel est le chemin le plus rapide vers la paix ? Imaginons une image symbolique où la paix, au sens d'absence de conflit, serait réellement la valeur suprême. Vraiment la valeur suprême. Alors tout le reste devient subordonné à cette valeur, parce que c'est la nature même d'une hiérarchie de sens. Si quelque chose occupe le sommet de cette hiérarchie, tout le reste lui devient subordonné. Eh bien, si la paix est réellement au sommet de votre hiérarchie de sens, le chemin le plus rapide vers la paix, c'est la capitulation. Donc, si cette absence de conflit est vraiment la valeur suprême, il suffit de se rendre. Mais personne ne veut le faire, évidemment. Nous voulons donc la paix à nos conditions. Et cela veut dire, au fond, qu'il existe des valeurs plus élevées que la paix, qui déterminent nos actions. C'est simplement un exemple du type d'analyse que j'essaie de faire : expliquer les décisions que nous prenons.

#Pascal

C'est une très bonne observation, et elle est très juste. Ce que vous venez de décrire, c'est en fait le cœur du pacifisme absolu. C'est ce qu'ils diront. Un pacifiste absolu dira : « Oui, si je suis attaqué, je me rends, parce que la paix est la valeur suprême. » Mais c'est précisément pour ça que la plupart des gens ne sont pas pacifistes.

#Pavel Shchelin

Oui, non, et je dirais que ce serait étrange à expliquer, mais c'est là que se pose le problème de l'hypocrisie : nous vivons dans un climat éthique médiatique où il faut parler de paix comme si l'on croyait que c'est la valeur suprême. Mais, évidemment, personne ne croit vraiment que ce soit la valeur suprême. L'Europe, par exemple, considère que la paix, c'est une paix libérale. Disons, une paix paneuropéenne de l'Union européenne. Certains appelleraient ça un projet d'Empire européen, et ainsi de suite : une valeur universaliste libérale, un ordre fondé sur des règles. Voilà la valeur suprême : la paix à l'intérieur de l'ordre fondé sur des règles. La conception russe de la paix, elle, c'est la paix dans le cadre, disons, d'une approche historique... Cela comporte encore beaucoup de contradictions, mais, plus ou moins, ce serait aujourd'hui une combinaison entre l'approche historique et l'approche souverainiste.

Il existe donc des États souverains, mais ils ne sortent pas de nulle part. Ils ont derrière eux de profondes traditions historiques, disons, et ces traditions doivent être respectées pour que nous puissions atteindre une prospérité maximale, ou quelque chose dans ce genre-là. C'est très différent des approches européenne et américaine, disons, de ces deux approches. Et là, ça se complique. Et une partie importante de cette théorie, c'est qu'elle accorde une énorme importance non seulement à la souveraineté positive, mais aussi à la souveraineté négative. Alors, qu'est-ce que j'entends par là ? La souveraineté positive, c'est votre capacité à faire quelque chose. Et la souveraineté négative, c'est votre capacité à empêcher quelqu'un de faire quelque chose, de casser quelque chose, en gros.

#Pascal

Oui, pour empêcher quelqu'un de rejoindre un club avec d'autres. Oui.

#Pavel Shchelin

Non, simplement pour faire échouer toute décision. Enfin, c'est très simple. Prenons cette histoire d'Anchorage. Imaginons que, dans le cas d'Anchorage, la question soit celle de la souveraineté ukrainienne. Est-ce que l'Ukraine a aujourd'hui une quelconque souveraineté positive ? Non, pas vraiment. Elle ne peut rien créer. C'est un État condamné. Son pouvoir est, en gros, engagé dans une spirale suicidaire. On le voit à travers les pertes militaires, les pertes territoriales, les pertes économiques, les pertes démographiques. Depuis 1991, ils ont perdu, à ce jour, environ la moitié de leur population. C'est clairement une spirale de mort. Mais ils ont encore une souveraineté négative. Qu'est-ce que je veux dire par là ?

Par exemple, si le gouvernement ukrainien, dans sa vision du monde, n'accepte pas l'accord de paix, entre guillemets, négocié par Trump, l'Europe, la Russie, tout le monde peut être d'accord. Mais s'ils ne sont pas d'accord, l'accord ne peut pas se faire. Et c'est là le véritable pouvoir de la souveraineté négative. C'est pourquoi, lorsqu'on a, par exemple, un conflit où six parties, disons, aux visions du monde différentes, s'affrontent, il suffit qu'une seule partie ne soit pas d'accord avec cela, entre guillemets, ou que cette décision soit impossible pour elle, pour que la décision ne soit pas prise. C'

est, à mon avis, la logique qui sous-tend ce qu'on appellerait la spirale actuelle d'escalade. Donc, même si... D'accord, pardon, continuez.

#Pascal

Non, non, pardon, je ne voulais pas vous interrompre. J'aimerais poser cette question, parce qu'on voit parfois, dans les relations internationales, des moments où de véritables négociations entre des parties en guerre ont lieu, et où un véritable compromis négocié met fin à une guerre. Par exemple, disons, la manière dont la guerre du Vietnam entre les Français et les Vietnamiens a fait l'objet de négociations, et aussi la manière dont, à la fin, avec les Américains également, vous savez, elle s'est ensuite progressivement éteinte. Quand est-ce que cela se produit ? Parce que nous ne pouvons pas supposer que les deux visions du monde convergent. Mais nous pouvons supposer — nous devrions supposer — que quelque chose conduit à l'inévitabilité de leur convergence.

#Pavel Shchelin

Je veux dire, je dirais que c'est là que la réalité entre en jeu. D'une manière ou d'une autre, on peut parler de différentes visions du monde : l'une est plus proche de la réalité, l'autre en est plus éloignée. Et, à la fin, celle qui en est la plus éloignée en paiera le prix ultime. Dans l'histoire du Vietnam, il y a eu d'immenses perdants. Là encore, plusieurs administrations américaines ont, de fait, perdu un capital politique considérable, et elles ont accepté leur défaite. Au final, l'Amérique a accepté sa défaite. C'est ce qui s'est passé au Vietnam. Et les perdants ultimes, c'étaient évidemment le Sud-Vietnam. Le Vietnam est un très bon parallèle. Pour un public occidental, du point de vue de la théorie internationale, l'Ukraine n'est pas le Sud-Vietnam, mais elle lui ressemble plus ou moins, en gros.

Et au fond, pour que la guerre du Vietnam se termine, le Vietnam du Sud devait disparaître. Le Vietnam du Sud devait donc mourir. Et c'est en quelque sorte ce qui s'est passé. Je veux simplement dire que des négociations entre deux parties... Par exemple, la Russie et les États-Unis, ou la Russie et l'Europe, peuvent-ils, en théorie, parvenir à un accord ou à une certaine entente ? Eh bien oui, mais pas avec l'Ukraine dans l'équation. Et c'est là, en quelque sorte, la partie tragique de tout cela. Vous remarquerez que je disais que, dans une situation complexe avec, disons, six parties, il suffit qu'une seule partie fasse échouer tout accord possible. Une façon de résoudre ce problème, c'est de limiter le nombre de parties. Tout simplement, le limiter.

#Pascal

Hum. Surtout si l'un d'eux est un mandataire entièrement dépendant, je vois. Mais que pensez-vous de l'exemple du Japon, qui a fait quelque chose de très, très, très improbable, si je reprends notre conversation : admettre sa défaite. Pour reprendre les mots de l'empereur japonais en mille neuf cent quarante-cinq, endurer l'insupportable et accepter que c'était fini.

#Pavel Shchelin

Eh bien, vous vous souvenez... Pardon, mauvaise habitude, j'interromps. Tout ce que je voulais dire, c'est qu'il y avait un contexte très précis à cette décision : deux bombes nucléaires larguées sur le Japon. Avant cela, ils étaient prêts à se battre jusqu'au bout, jusqu'à la fin. Donc, malheureusement, et c'est mon avis, vous êtes en train de démontrer la validité potentielle, ou la logique, de l'escalade selon Karaganov. En gros, vous placez quelqu'un dans une situation où il doit subir l'insupportable. Il faut créer une alternative encore pire. Encore pire.

#Pascal

Le fait est que les Japonais avaient la possibilité de continuer, et il y avait deux factions. La faction de la guerre disait : « Non, cent millions de martyrs. Nous voulons sacrifier tout le monde. Nous préférons cela à la capitulation. » C'étaient les idéologues qui, à mon avis, se rapprochaient le plus de ce que vous avez décrit tout au début. Tandis que l'autre groupe disait : « Non, si nous voulons préserver la nation, nous devons capituler maintenant afin de sauver tout ce que nous pouvons. » Ils ont fini par l'emporter, mais c'est un processus politique difficile.

#Pavel Shchelin

Je veux dire, je pense que ce n'est même pas un processus politique. Ça touche presque à l'héroïsme, à la sainteté, ou quelque chose comme ça. C'est comme si on ne pouvait pas faire ce choix... ce choix rationnel ne peut pas être fait sur la seule base de la raison. Il faut une sorte de groupe héroïque, supranational, disons, qui prendrait la responsabilité ultime. Et dans le cas du Japon, c'était l'empereur. L'empereur a, en fin de compte, assumé la plus haute responsabilité. Et on peut simplement trouver triste que, par exemple, au cours des cent dernières années, nous ayons connu un épuisement total du caractère politique. Chez aucun des politiciens modernes.

Là-dessus, je suis extrêmement pessimiste. Je pense qu'aucun responsable politique actuel ne serait prêt à accepter une telle responsabilité. Ils préféreraient voir leur maison familiale brûler plutôt que d'entreprendre cette forme ultime de mission-suicide politique. Donc, je pense que c'est un peu... Encore une fois, est-ce théoriquement possible ? Oui. Est-ce que ça devrait être théoriquement possible ? Oui. Mais il faut un véritable héroïsme. Il faut un véritable sacrifice, un sacrifice symbolique, absolu et réel.

#Pascal

Et vous voulez dire principalement... Je serais d'accord avec votre affirmation si on l'applique à l'Occident politique, aux Européens et aux Américains. Mais je pense que le XXe siècle nous a montré, enfin, du moins à moi, qu'au sein de l'Union soviétique aussi, et même surtout en son sein, il y avait des gens prêts à le faire. Et Gorbatchev est l'un de ceux qui ont dit : « Nous avons fait des erreurs. Nous devons changer les choses. »

#Pavel Shchelin

Eh bien, c'est en fait un mauvais exemple, si vous voulez l'examiner. En gros, l'exemple de Gorbatchev, c'est qu'on a essayé de changer quelque chose, mais qu'au final, on n'a fait que subir la guerre. En gros, les conséquences de ces actions, c'est ce que Vladimir Poutine a dit : nous avons subi la plus grande tragédie géopolitique ; les Russes sont devenus le peuple le plus séparé. Et on peut dire que la guerre qui se déroule actuellement est la conséquence directe de la décision de M. Gorbatchev. Par exemple, parce que la seule manière pour qu'une Ukraine « indépendante » existe, c'était sous la forme d'une Ukraine socialiste, donc en faisant, de fait, partie du même État que la Russie. À partir du moment où ces deux entités sont devenues séparées, la guerre est devenue, à long terme, en quelque sorte inévitable. Donc ce n'est pas vraiment un bon exemple.

On peut dire que les dirigeants russes sont davantage capables de sacrifice, mais là encore, seulement lorsqu'ils pensent que c'est juste. Et je crois que c'est précisément ce que l'Occident ne comprend pas vraiment. C'est, en quelque sorte, le plus grand atout qu'il a perdu dans la mentalité du gouvernement russe : cette forme de force éthique, de souveraineté éthique. Parce que dans les années quatre-vingt, quatre-vingt-dix et deux mille, il y avait un immense désir d'avoir raison aux yeux de l'Occident. Il y avait un immense désir de s'unir. Mais aujourd'hui, la Russie ne se soucie pas vraiment de l'opinion de l'Occident. Et elle ne se soucie pas non plus de l'avis de ces pays voisins — pardon — qui sont, en gros, des géo-drones ou des relais. Et on ne peut pas s'en servir comme d'un moyen de manipulation. Parce que le plus simple... Il faut comprendre que, dans l'éthique orthodoxe, il y a cette chose objective. Ce n'est pas une faiblesse, c'est la plus grande force. Mais, tactiquement, cela peut donner l'impression que nous sommes enclins à l'introspection.

Nous avons tendance à aller confesser nos péchés. C'est pourquoi, si vous pouvez me persuader que j'ai moralement tort, vous pouvez vraiment me pousser vers un comportement autodestructeur, suicidaire, comme cela s'est produit avec l'Union soviétique, comme cela s'est produit avec Gorbatchev. Eh bien, l'Occident ne peut plus le faire. L'Occident n'a plus aucun levier moral en Russie. Et je pense que, par exemple, les autorités occidentales ne le comprennent pas vraiment. C'est pourquoi elles croient sincèrement que, si elles promettent encore à la Russie : « Nous vous dirons que vous êtes bons, rendez-vous simplement », cela marchera. Et c'est pourquoi il nous suffit d'attendre assez longtemps.

Il suffit d'attendre le quarantième paquet de sanctions. Vous demandez ce qu'ils cherchent à gagner ? De leur point de vue, ils gagnent du temps. Ils gagnent du temps en partant du principe que, d'une manière ou d'une autre, la Russie aura toujours besoin de notre approbation morale. Et le prix de cette approbation morale, ce sera la capitulation des Russes et leur reddition. Voilà la logique de cette action. Et pourquoi est-ce possible ? Parce que c'est nous, entre guillemets, « l'Occident », qui décidons qui est bon et qui est mauvais. C'est notre principale souveraineté. C'est notre principal capital politique.

#Pascal

Hum-hum. D'après vous — et je sais que je vais beaucoup trop loin — d'où ça vient ? Parce que je suis d'accord avec vous. Je me demande simplement comment on en est arrivés à ce... à ce complexe de supériorité...

#Pavel Shchelin

Les Lumières. Les Lumières. C'est clairement les Lumières européennes. C'est une combinaison du développement technologique rapide, du seizième siècle jusqu'aux dix-huitième et dix-neuvième siècles, quand, objectivement, l'Europe était la plus puissante. Ce... pardon, ce petit continent, qui était plutôt arriéré et pas vraiment le plus important pendant la majeure partie de l'histoire mondiale. Parce que, historiquement, pendant des millénaires, la civilisation était davantage un continent méditerranéen. C'était dans ce qu'on appellerait aujourd'hui la Grèce, la Syrie, la Palestine, l'Égypte, qui n'étaient pas non plus, vous savez, arabes. C'est le centre de ce monde hellénistique. Mais ce n'est pas là que se trouve l'Occident. Il faut comprendre que l'Occident est une zone très petite.

C'est, en gros, l'Empire de Charlemagne. C'est ça, les frontières de l'Occident. Tout le reste n'a jamais vraiment été occidental. Et cette zone a connu la philosophie des Lumières et la philosophie du rationalisme, ce qui signifiait qu'il n'y avait aucune contrainte éthique à ce que mes désirs prennent le pouvoir sur la matière. C'est ça, en quelque sorte, la nature du rationalisme scientifique du point de vue de sa philosophie politique. Et oui, pendant quatre cents ans, ça a été de loin le plus grand, le plus dominant. Soudain, ça ressemblait à un miracle. Et si vous gagnez depuis quatre cents ans, si, pendant quatre cents ans — pardon — vous battez la Chine avec, disons, vingt bateaux, comme les Britanniques l'ont fait au XIXe siècle, si vous colonisez des continents, alors la Russie, en ce sens, est un peu une épine dans le pied.

Pourquoi la Russie est devenue une telle épine dans cette histoire, alors même qu'ils nous ressemblent, qu'ils peuvent parler notre langue, qu'ils sont blancs, qu'ils sont sur le même continent ? Ils ont en quelque sorte entravé ou détruit notre ordre mondialiste. Ils ont détruit Napoléon, ils ont détruit Hitler, ils ont détruit beaucoup de choses, et ils ne sont jamais vraiment devenus... Nous ne pouvons pas leur faire confiance. Et c'est pourquoi ils ont toujours été cette grande épine dans cette version, disons, éclairée, mondialiste et sécularisée, de ce qui est essentiellement l'Empire de Charlemagne combiné à certaines idées de rationalisme et de progressisme.

#Pascal

Merci. Peut-être une dernière chose, parce que j'ai reçu quelques penseurs marxistes sur ma chaîne. Et les marxistes rejettent le terme de mondialisme, parce que pour eux, c'est une forme plus faible de ce qu'ils appelleraient l'impérialisme. Ils le font remonter non pas au désir de créer un empire, mais à la logique capitaliste, à la manière dont l'économie est structurée, à la recherche de rente, et ainsi de suite, qui nécessite forcément une expansion. Et ils le rattachent à cela. Est-ce que c'est

important, d'une manière ou d'une autre, pour votre analyse aussi ? Ou bien votre terminologie du mondialisme renvoie-t-elle à un point de vue plus moraliste ?

#Pavel Shchelin

Oui, bonne question. Et je n'emploie clairement pas ces mots dans leur sens marxiste, je tiens à le préciser. Quand je parle de mondialistes, je fais plutôt référence à un groupe de pouvoir bien particulier. Dans ma vision du monde, on peut les considérer comme les bâtisseurs d'une tour de Babel, d'une manière ou d'une autre. Et le fondement peut être différent. Cela peut être le progrès. Cela peut être la liberté, entre guillemets. Cela peut être les droits. Mais l'idée, c'est que c'est en quelque sorte agnostique. Donc je préférerais employer le mot « agnostique ». Vous avez cette conception agnostique selon laquelle nous pouvons faire de ce monde un paradis sur Terre grâce à un savoir particulier, et nous sommes ceux qui détiennent ce savoir.

Et c'est en quelque sorte une idée très issue des Lumières, une idée centrale des Lumières, qui, à mon avis, sous-tend toute forme de mondialisme. À mon avis, le marxisme peut d'ailleurs être considéré comme une forme de mondialisme. Nous avons un véritable savoir, appelé la dialectique de l'histoire, qui nous explique comment tout fonctionne, comment fonctionnent les classes. Nous savons quel est l'état final de l'histoire : l'union de tous les prolétaires. Et c'est une vision qui englobe le monde entier. Donc, techniquement, on peut aussi dire que c'est mondialiste. Donc l'impérial... enfin oui, le concept d'empire mérite, dans son ensemble, une autre longue discussion, parce qu'il est profondément mal compris, à mon avis.

#Pascal

C'est fascinant. Merci beaucoup. Enfin, on n'est même pas arrivés à quelque chose de vraiment complet, mais je trouve ça vraiment fascinant de pouvoir vous écouter et voir comment vous concevez la question centrale. Vous pensez qu'on a couvert l'essentiel ? Est-ce qu'il y a quelque chose qu'on a laissé de côté et que vous aimeriez encore partager, en disant : « Regardez, ça aussi, c'est vraiment, vraiment essentiel » ?

#Pavel Shchelin

Je voudrais simplement donner un exemple à votre public. Vous posez souvent cette question à vos invités : comment cela va se terminer ? Comment cela va évoluer ? Que se passe-t-il ? Et je voulais simplement leur expliquer, selon moi, ce qui se joue dans le processus de décision russe.

#Pascal

Donc, ça pourrait être utile, et on pourrait le constater. Qui sait ? Peut-être que la prochaine fois qu'on se parlera, on pourra voir si ça a marché ou non.

#Pavel Shchelin

À mon avis, l'objectif des décideurs russes n'a pas vraiment changé depuis le début de deux mille vingt-deux. Ils voulaient ce qu'ils appelleraient la sécurité de leurs frontières occidentales. Ils voulaient que le territoire ukrainien ne puisse jamais représenter un danger pour le territoire russe, pour les Russes. Et ils le veulent toujours. Ce qui change, c'est qu'en deux mille vingt-deux, ils pensaient naïvement que cela pouvait se faire par un accord avec l'Ukraine ou avec l'Occident. Aujourd'hui, ils sont de plus en plus nombreux à accepter, à contrecœur, peut-être avec une certaine forme de ressentiment, que le seul moyen d'atteindre cet objectif initial est de résoudre le problème ukrainien.

Malheureusement, le seul moyen pour la Russie de s'assurer qu'il n'y aura aucun danger venant de ce territoire, c'est d'en avoir le contrôle, d'une manière ou d'une autre. Mais c'est là qu'on voit pourquoi il est important de comprendre, au fond, le symbolisme, et d'où il vient. Pour vous, ça peut ressembler à : « Ah, ils ont toujours voulu le prendre. » Et vous pouvez même dire, par exemple, l'un d'entre vous peut dire : « Vous voyez, je vous l'avais dit il y a vingt ans : ils l'ont pris. C'est ce qu'ils ont toujours voulu. » Et pourtant, la même décision, ou le même résultat, peut en réalité découler d'une représentation symbolique très différente. Et ça, je pense que c'est une véritable tragédie dans les relations internationales, pour ceux qui voudraient qu'elles soient plus pacifiques.

Donc, une prophétie autoréalisatrice. C'est exactement ce qui se passe. C'est l'histoire d'une prophétie autoréalisatrice. Et pour comprendre pourquoi ce scénario reste le plus probable, il suffit de regarder, aujourd'hui même, la liste des prétendues alternatives à Zelensky qui sont populaires en Ukraine : des gens comme Fedorov, Boudanov, Drapatyi, Syrskiy, Zaloujny. Et aucun d'entre eux, aucun d'entre eux, n'est prêt. Même dans cette représentation imaginaire, aucun d'entre eux n'envisage une Ukraine depuis laquelle aucune menace ne pèserait sur la Russie. Non. Pour aucun d'entre eux, cela n'existe tout simplement pas. Et c'est pour ça qu'ils ne l'accepteront jamais. Et s'ils ne l'acceptent jamais, alors, pour atteindre cet objectif initial — qui peut à la fois être très limité et potentiellement immense — d'établir votre propre sécurité de la manière dont, disons, vous la concevez, vous irez toujours plus loin, encore et encore, jusqu'à atteindre une certaine limite. Et c'est ce qui, à mon avis, est en train de se passer. C'est pourquoi je pense que toutes les tentatives, entre guillemets, de geler la situation ou d'obtenir la paix échoueront, parce qu'elles ne répondent tout simplement pas à la préoccupation fondamentale de la Russie.

Et le problème, c'est qu'il est impossible de répondre à la préoccupation fondamentale de la Russie sans ce contrôle du territoire, d'une manière ou d'une autre. Et si vous regardez ce que dit l'Europe, ce que dit l'Ukraine, vous le voyez très clairement. C'est tout à fait clair. Et il est impossible de satisfaire ce désir initial de la Fédération de Russie. C'est tout.

#Pascal

Pour moi, c'est relativement simple. Tant que l'Occident concevra la sécurité en termes de dissuasion, vous n'y parviendrez pas, parce que vous devrez constamment menacer la Russie. Or, la seule chose que la Russie ne veut pas, c'est être menacée.

#Pavel Shchelin

Oui, mais le problème central, ce n'est même pas l'Occident. Honnêtement, même l'Occident peut dire non, absolument. C'est ça, le plus tragique. Disons que les Russes pourraient éventuellement accepter un gel avec l'Occident. C'est en réalité la vraie tragédie. Ils ne peuvent pas parvenir à un gel avec l'Ukraine. C'est le point essentiel. C'est, au fond, ce que je veux dire. Aucun responsable politique ukrainien ne serait prêt à arrêter les persécutions, à accepter la neutralité de l'État ukrainien, à démilitariser, à rétablir les droits de l'Église russe, à rétablir les droits des Russes, à rétablir les droits des russophones. Et les nationalistes ukrainiens sont très explicites là-dessus. Il faut aussi le comprendre de leur point de vue, à travers leur récit. Et ce récit est très simple : si nous faisons tout cela, alors en quoi sommes-nous différents des Russes ? Alors, il n'y a plus d'Ukrainiens. Si l'Ukraine n'est pas hostile à la Russie, elle deviendra de fait une partie de la Russie.

Et ils ont raison. Parce que, historiquement, c'est le même peuple. Belgorod et Kharkov ont été bâties sous le même tsar, selon le même processus. Tout ce territoire s'est construit dans le cadre d'une même unité historique. Donc, à moins de lutter constamment contre la Russie, du point de vue du nationalisme ukrainien, c'est la seule manière de préserver l'Ukraine, de préserver l'esprit de l'Ukraine. C'est une partie très importante de l'histoire, dont très peu de gens parlent. Et il a fallu énormément de temps aux dirigeants russes — et il y a encore tout un processus en cours, je pense que c'est toujours une phase de transition — pour comprendre qu'il ne peut pas exister une ukraine pacifique, neutre et amie de la Russie. Ce n'est tout simplement pas possible. Parce que la logique inhérente de l'État, de cette idéologie, est antirusse. Pour que le nationalisme ukrainien cesse d'être antirusse, il faudrait qu'il meure, qu'il cesse d'être le nationalisme ukrainien. C'est en quelque sorte...

#Pascal

D'accord, et nous devons nous arrêter là, parce qu'on est arrivés à une heure. Mais il faut qu'on en reparle, parce qu'il y a ces exemples. La Géorgie, par exemple. La Géorgie s'est retirée de celui-là.

#Pavel Shchelin

Très bien. C'est une grande différence. La Géorgie a sa propre Église, et c'est très clair. On n'a aucun mal à distinguer le géorgien du russe. Chez les Ukrainiens, la seule chose qui les différencie, c'est l'idéologie. Enfin, il n'y a pas... c'est la même langue. Désolé, d'un point de vue historique, c'est le même destin historique pour la majeure partie du territoire. Encore une fois, tout le sud et l'est de l'Ukraine, jusqu'au XVIIIe siècle, jusqu'à ce que les Russes, pourrait-on dire, le colonisent, personne n'y vivait. C'était un champ sauvage, avec des steppes et des Tatars, et il n'existait pas d'État

ukrainien. Il n'existait pas d'identité ukrainienne. Et on peut remonter loin dans l'histoire pour voir que c'est un problème. C'est la différence avec les Géorgiens. Ils ont leur propre essence, si l'on peut dire, sur laquelle ils peuvent s'appuyer. Et pour eux, oui, être hostile ou ne pas l'être, c'est un choix.

Mais pour eux, ce n'est pas un problème de dire qu'on n'est pas russe. Oui, il est clairement géorgien, et il n'y a aucun problème. Pour les Ukrainiens, cette option n'existe tout simplement pas. Parce qu'à partir du moment où... Parce que... Vous savez quel est le titre du livre du premier président ukrainien, Koutchma ? « L'Ukraine n'est pas la Russie. » Le problème, c'est son identité. Exactement. Ce n'est pas la Russie. Il n'y a rien de positif dans cette identité. Mais c'est en quelque sorte l'idée russe. Et, en fait, la demande russe à l'Ukraine, c'est : « Nous vous demandons de cesser d'être anti-russe. » Et c'est...

#Pascal

Nous vous demandons de renoncer à votre droit d'exister. En réalité, c'est comme ça que les Ukrainiens l'entendent.

#Pavel Shchelin

Oui, parce que ma seule raison d'exister, c'est de ne pas être vous. Vous voyez bien à quel point c'est voué à l'échec, concrètement, historiquement parlant.

#Pascal

Merci, Pavel. Enfin, je suis toujours content quand on en arrive à l'inéluctabilité de la tragédie. J'essaie toujours de m'accrocher à quelque chose, de trouver du positif. Mais parfois, il est plus important d'être réaliste que d'être un optimiste sans espoir. Pavel, les gens qui veulent trouver votre travail, où doivent-ils aller ? Surtout les personnes qui nous écoutent en anglais.

#Pavel Shchelin

Eh bien, récemment, nous avons lancé une chaîne en anglais. Vous pouvez la trouver dans les liens ci-dessous. Elle est moins axée sur la géopolitique, davantage sur le symbolisme. Donc, si les questions de symbolisme et de réalité symbolique vous intéressent, allez la rejoindre. D'autres contenus arrivent. En ce moment, j'enregistre plusieurs séries d'entretiens.

#Pavel Shchelin

Et si vous suivez la Russie, vous pouvez simplement taper mon nom en russe sur Google, et vous trouverez une chaîne Telegram, des chaînes YouTube. Ce n'est pas vraiment difficile. C'est surtout là que je suis.

#Pascal

Et vous m'enverrez les liens que je dois mettre dans la description. Je les publierai juste en dessous, et vous pourrez les trouver et cliquer dessus. Cela étant dit, Pavel Shalin, merci beaucoup pour votre temps aujourd'hui.

#Pavel Shchelin

Merci beaucoup.